

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée, qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an, 15 francs par trimestre, 5 francs par mois.
En vente chez tous les Libraires et chez le Propriétaire, au bureau du Journal, Grande-Rue, 55.

Roubaix, 18 Mai 1865.

BULLETIN.

Les dépêches d'Amérique annoncent que le président Johnson a publié une proclamation déclarant qu'ayant reçu l'information que le meurtrier de M. Lincoln et la tentative dirigée contre M. Seward ont été excités, arrangés et préparés par M. Jefferson Davis et autres, une récompense de cent mille dollars est offerte pour la prise de M. Davis. Des sommes moindres sont offertes pour la prise des autres chefs confédérés.

On assure en outre qu'une demande formelle a été envoyée au gouvernement Canadien pour qu'il s'ait à livrer tous les complices de Booth, qui se trouvent dans le Canada.

Est-ce donc en mettant à prix la tête de M. Jefferson Davis, que le successeur de M. Lincoln prétend amener une réconciliation entre le Nord et le Sud ? Ce sont là de bien singuliers moyens de pacification !

C'est au moins prématurément qu'un journal annonce le retour de l'Empereur pour les premiers jours de juin. Rien n'est fixé à cet égard. Il n'est pas à présumer que S. M. soit qu'elle arrive directement à Marseille, soit qu'elle aille en Espagne ou même à Rome, rentrée à Paris avant le 15 du mois prochain.

On dit que M. le duc de Persigny doit prochainement retourner à Rome. L'honorable ancien ministre n'accomplirait de voyage qu'après le retour de l'Empereur.

On mande de Rio de Janeiro que le blocus de Paraguay a été déclaré. Le gouverneur entre la Paraguay et la République argentine est imminente.

La Chambre des communes d'Angleterre a tenu lundi soir une courte séance dans laquelle lord Palmerston a paru.

M. White a demandé si le Gouvernement était résolu à retirer sa reconnaissance de droit de belligérants aux Etats confédérés.

Lord Palmerston a répondu en rapportant d'abord que le président des Etats-Unis proclama, au début des événements, le blocus de toutes les côtes du Sud et de certains ports de la Confédération du Sud. Or, le blocus, selon le droit des gens, est un droit de belligérant. Le seul parti à prendre était de reconnaître le droit du président de déclarer le blocus en sa qualité de belligérant. Mais il en résultait nécessairement que l'autre partie belligérante avait le droit d'être considérée comme telle. Aussitôt donc que les Etats-Unis cessèrent l'exercice des droits qui leur étaient attribués, il n'y eut plus de nécessité à reconnaître le droit de belligérant à l'un ou à l'autre des deux parties.

La Chambre, sur ces explications, a passé à l'ordre du jour.

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Oran, 15 mai, midi.
Ce matin, l'Empereur a donné un grand coup d'audience et a daigné admettre à sa table, comme Sa Majesté l'avait fait à Alger, un assez grand nombre de chefs arabes, venus à sa réception.

L'Empereur part pour faire une grande excursion dans les environs d'Oran et visiter les établissements agricoles du voisinage.

Sa Majesté continue à jouir d'une parfaite santé, et l'enthousiasme de la population va toujours croissant.

Oran, 16 mai, 8 h. du matin.

L'Empereur a fait, hier, une longue et intéressante excursion dans la plaine d'Oran, naviguant incognito et couvert de palmiers ; aujourd'hui, défranché en grande partie et couvert de cultures, de vignes et de moissons. Sa Majesté s'est rendue à Mitterghin en longeant le grand-lah Saïc, puis est allée visiter la belle propriété agricole de Ten-Salmel. Le soir, Sa Majesté a daigné recevoir à sa table les principales autorités religieuses, civiles et militaires, ainsi que les principaux notabilités et la société d'agriculture. Après le dîner, l'Empereur est entretenu longtemps avec chacun des invités, et, comme la veille, du haut du balcon du Château-Neuf, Sa Majesté a pu admirer les illuminations éclairant la ville tout entière, aux accla-

mations de plus en plus chaleureuses de la population. L'Empereur part à l'instant pour Sidi-Bel-Abbes, où il continuera de faire sa tournée dans les provinces de cette ville, les travaux de barrage commencent sur le Sig, et repartira de soir à Oran.

L'Empereur n'a éprouvé aucune fatigue et continue à se bien porter.

Le Ministre de l'Algérie publie une adresse lue à l'Empereur par les indigènes de l'Algérie. Nous en donnons le résumé abrégé des passages suivants :

« Sire, nous approchons respectueusement du trône de Votre Majesté pour protester contre les allégations qui représentent les indigènes de l'Algérie comme une population fanatique et sauvage, insensible aux bienfaits de la France.

« Il n'est pas nécessaire de rechercher dans le Koran quelques versets qui semblent commander la haine et la guerre contre les peuples non musulmans. On sait que toutes les religions ont possédé depuis toujours la vérité et admettent le vrai Dieu, et qu'elles fondamment les mêmes principes qui diffèrent de la leur.

« Il serait plus utile à l'intérêt de tous de mettre en lumière les bases de notre livre saint, qui présentent la concordance entre les peuples, qui rendent hommage à toutes les convictions religieuses sincères, et qui rappellent aux hommes qu'ils sont les enfants d'un même Dieu.

« Si ces accusations étaient vraies, et les saoudiens de l'Algérie lomentaient incessamment, au nom du Koran, la guerre sainte et la haine des chrétiens, nous serions les fanatiques qui on depeint, c'est-à-dire que nous serions ceux qui ont pris la dignité du caractère pour de la ruse, et l'attachement aux traditions nationales et religieuses pour du fanatisme.

« Ainsi, c'est sous l'égide de l'Empereur que nous nous plaçons pour qu'on ne nous accuse pas les Français de nous estimer et de nous aimer, comme nous sommes portés nous-mêmes à les aimer et à les respecter.

On écrit de Venise, 13 mai.
« On parle beaucoup d'innovations et on affecte d'avoir beaucoup d'opinions sur ce sujet. La police exerce une surveillance étroite. Cependant, il n'y a rien de sérieux. On avait annoncé des troubles pour le 10 mai ; ils n'ont pas eu lieu, on en annonce pour le 25 qui ne se produiront sans doute pas davantage.

« Un nommé Pizzetti, Italien, réfugié depuis longtemps à Paris, a été arrêté à Ferrare par la police italienne et livré à Santa Maria Maddalena aux autorités autrichiennes.

« Depuis un bruit très répandu, des négociations seraient entamées entre les gouvernements d'Autriche et d'Italie, par l'intermédiaire de la légation de Prusse à Turin, concernant l'extradition des déserteurs des armées des deux pays. Les gouvernements autrichien et italien plus disposés à coopérer à l'extradition, que les déserteurs, aux termes de la loi, ne peuvent pas entrer dans l'armée et que leur subsistance est un embarras pour le gouvernement et en même temps pour le Trésor.

Hier encore à peu près ignoré, le duc de Brabant, héritier de la couronne belge, attire aujourd'hui tous les regards. Cette préoccupation du public nous engage à publier les extraits suivants d'une lettre de Bruxelles.

« Le chemin qui s'ouvre devant le duc de Brabant est droit, mais glissant. Le duc ne peut se livrer à personne sous peine de prendre des engagements et de tomber sous la ferule d'un parti. Depuis qu'il est revenu de l'Inde, le duc de Brabant a évité tout entêtement, dont on se serait emparé pour ou contre. Il s'efface complètement.

« Le prince a des goûts sérieux ; il ne perd pas de temps ni dans ses lectures ni sur la plaine du champ de manœuvres pour y passer des réveils. Les rapports entre les membres de la famille ont toujours été bons par l'équité, ainsi, autrefois, dans les meilleurs temps, le roi n'a jamais diné tous les jours avec ses enfants ; et lui du repas on lui amenait ses deux fils et la princesse Charlotte ; souvent il ne les demandait pas. Aujourd'hui il faut comme toujours que les princes attendent le bon plaisir du Roi. Ses entrevues ne sont pas longues, parce que le Roi n'a jamais beaucoup causé dans son intimité.

« Au milieu de cette situation, on songe au seul instant où les choses ont pu être faites, au moment où il y avait encore des langues modernes, ne se liant avec aucun jeune homme de son âge et ne montrant de préférence décidée pour aucun personnage politique. L'homme nouveau se montre sur son front, le prince témoigne le désir de la courtoisie ; à l'invité à ses dîners, à ses soirées ; il est facile, mais, ne renferme aucune relation intime avec qui que ce soit.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Rio-de-Janeiro, Brésil.
(Voie de Lisbonne, par l'Estremadure.)
Le blocus du Paraguay a été déclaré le 16. La flotte brésilienne s'est dirigée sur l'embouchure du Parana. Le Brésil a déclaré la guerre au Paraguay et Buenos-Ayres a déclaré la guerre au Brésil. On parle d'une alliance entre le Paraguay et la Bolivie.

Lisbonne, 18 mai.
L'Estremadure est arrivée ce matin à 5 heures avec 284 passagers. Elle est repartie avec 217 du Brésil. Etat sanitaire bon.

Cours à Rio de Janeiro, 370 à 375 ; Londres 25 à 26. Café première main 6,500 à 6,600, 2895 sacs à bord. Arrivages dans la quinzaine 61,000 sacs. Stock 95,000 sacs.

Cours à Buenos-Ayres : sur Paris 84 ; Londres 49 5/8 ; once 527 piastres.

Cours à Montevideo : Paris 81-80 à 82 ; Londres 51.

Le Paquet a touché Pernambuco le 28 avril. Le Pérou était à Saint-Vincent le 6 mai ; il est reparti le 7. Le Carmel était également à Saint-Vincent le 6 mai ; il est reparti le 8 mai.

Berlin, 18 mai.
Chambre des Députés. — La commission

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 19 MAI 1865

N° 23
UN

MARIAGE EN PROVINCE

CHAPITRE XIV.

LA LUNE DE MIEL.

(Suite.)

Quinze jours s'écoulerent, prolongeant sans la modifier cette situation anormale. Georges ne paraissait pas en souffrir ; il vivait à Belbousquet comme il avait vécu à la Pinède, c'est-à-dire le moins possible dans la maison. Que se passait-il dans son esprit ? Rose s'efforçait en vain de le deviner. Vers la fin de la seconde semaine, son cœur gonflé d'inquiétudes, de rêveries douloureuses, de prévisions funestes, déborda tout à coup dans une lettre adressée à sa tante Médé.

« Hélas ! hélas ! ma bonne tante ! lui disait-elle, tout est ici au pire pour moi ; la vie qu'on m'a faite est encore plus triste, plus morne, plus noire que je ne l'ai redouté. D'après tout ce qu'on disait de lui, j'étais préparée à trouver dans mon mari un être faible, maladif, insouciant et fantasque ; vos bons conseils

m'avaient prévenue que j'aurais à jouer près de ce quasi-enfant, tantôt le rôle d'une garde-malade attentive, tantôt celui d'une surveillante affectueuse. Si sombre et si extraordinaire que fut cette destinée, vous m'aviez appris à y chercher quelque douceur ; j'espérais pouvoir arriver, à force de soins, de patience, d'indulgence et de douce pitié, à occuper une grande place dans cette vie si solitaire jusque-là ; je voulais lui devenir utile, précieuse, indispensable, et obtenir de son cœur de l'affection dans la limite où il peut l'éprouver ; la reconnaissance du pauvre s'adresse à lui. Je commence à croire tout cela impossible. Ce qui se passe ici n'est pas ce que nous soupçonnions. Je vis près d'un être morose, silencieux, impassible, glacial, qui, loin d'avoir le sentiment de son infériorité, s'enferme dans une sauvagerie hostile. Il ne me regarde pas comme sa femme, ni même comme quelqu'un ; il a l'air de me tolérer, et par moments ma présence semble lui déplaire au point qu'il met une certaine affectation à la fuir. Les premiers jours j'ai cru à de la timidité, ensuite je me suis accusée de maladresse ; maintenant je vois que je suis en face d'une antipathie. Mais pourquoi ? Je suis l'épouse ; alors ? Aurait-il cette idée que moi devant l'autorité ? Cette pensée me fait frémir ! Cette chaîne qui nous lie nous est donc odieuse à tous deux ? Oh ! ma tante, et dire qu'on ne pourrait jamais la rompre ! Comprenez-vous ce qu'il y a de horrible ? Ne me tenez pas d'exagération. Si vous pouviez voir par vos yeux, vous seriez convaincue comme moi. Ma résignation se fond tous les jours en présence du malheur inexorable que je sens peser sur moi. Ma tante, ma tante

lente, il doit y avoir quelque chose à faire ; je m'adresse à votre tendresse, à votre bonté, et à votre pitié, pour venir à mon aide. Ne pourrait-on tenter de tirer de lui une explication ? Une personne telle que vous lui imposera ; moi seule je n'oserais jamais ; il me fait l'effet d'un fou tranquille, et me regarde parfois d'une façon qui me fait peur.

« Ne dites rien de cette lettre à ma mère, et venez, ma tante, je n'ai d'espoir qu'en vous ! »

« Le lendemain du jour où elle écrivit cette lettre, Rose était à une fenêtre de Belbousquet, pensive, inquiète, regardant la route par-dessus le mur, pour voir si elle n'apercevrait pas Blanche et la carriole de sa tante Médé. Les heures s'écoulaient lentement, et elle ne vit pas. Rose pensa qu'on allait l'abandonner à sa triste situation, et cette pensée, s'ajoutant à beaucoup de réflexions amères, amena dans ses yeux des larmes qui tombèrent goutte à goutte sur ses mains croisées sur l'appui de la fenêtre.

« A la voir ainsi, on n'eût plus reconnu la Rose étudiante de la Citot. Sa jolie figure ronde s'était allongée, ses yeux, naguère si brillants et si gaies, semblaient vides et agrandis ; un cercle bleuâtre, choqué et inquiétant, se formait autour de ses yeux ; elle avait l'air d'un être épuisé, et ses bras d'enfant amaigris, tout tremblaient en elle de ses nuits sans sommeil et de ses jours sans bonheur.

« Rose resta longtemps plongée dans sa douloureuse méditation ; elle en fut brusquement tirée par les aboiements bruyants de Wasp, le chien d'échasse de Georges ; elle crut qu'elle lui annonçait l'arrivée de sa tante, et regarda vivement du côté de la route : Mme Médé ne s'y montrait

pas, mais ce qu'elle y vit attira son attention. Benoitte, la chevrete, la tête chargée d'herbes, était arrivée à quelque distance de la porte du jardin ; elle appelait vainement ses chèvres, qui s'éparpillaient de la présence et des cris de Wasp, bondissaient dans toutes les directions, sans vouloir l'écouter. L'enfant posait son paquet d'herbes à terre, courut alors après chacune de ses bêtes, et les ayant rassemblées et contenues à grand-peine, elle les fit rentrer à l'étable, et revint chercher son herbe ; mais les efforts qu'elle avait faits pour ramener son petit troupeau se trouvaient avoir dépassé la mesure de ses forces, et quand elle voulut remplacer sur sa tête la montagne d'herbage qu'elle portait si facilement un quart d'heure auparavant, elle n'eut pas la force de la soutenir, et deux fois l'énorme masse vint retomber sur le sol avant d'atteindre à la hauteur de sa tête. Georges arrivait en ce moment ; témoin de l'embarras de la petite fille, il l'aidera à remettre sa charge en place ; et tout en revenant à patis pas près de la chevrete, il lui adressa quelques mots. L'enfant lui répondit, et une conversation s'engagea entre eux. Rose les regardait de loin sans pouvoir entendre aucune de leurs paroles ; elle fut très-étonnée de voir l'entretien se prolonger ; car, lorsqu'on fut dans le jardin, le groupe s'arrêta, la petite s'adossa à un arbre, Georges s'appuya sur son fusil avec une attitude d'auditeur, et sembla écouter avec intérêt les bavardages de la chevrete. Tandis qu'elle parlait, il lui souriait avec bonté, et ce sourire, passant sur son visage pâle et souffrant, resplendit comme un rayon de soleil dans un paysage sombre. Rose fut frappée de l'expression que ce sourire, prêtait à sa physionomie.

Elle n'avait jamais regardé Georges attentivement avant ce moment, et elle était sûre de pouvoir l'observer à son aise sans être vue. Elle se prit donc à le regarder et remarqua pour la première fois ses traits fins et réguliers, ses belles mains et sa taille pleine et élégante. « Si c'était un homme comme un autre, se dit-elle, il serait presque beau. »

Tandis qu'elle faisait ses observations, Thérèse entra dans sa chambre.

« Zon, que fait donc M. de Védelle, là-bas, avec Benoitte ? lui demanda-t-elle assez vivement.

— Ah ! le voilà encore avec Benoitte ? fit Zon.

— Comment encore ? reprit Rose.

— Oh, madame, monsieur, qui ne desserre pas les dents, honore souvent Benoitte de sa conversation.

— C'est singulier ! En effet, voilà près d'un quart d'heure qu'il est arrêté avec elle ; que peuvent-ils se dire ? Ten doutes-tu, bonne Zon ?

— Ah bah ! c'est deux sauvages ensemble ; ils sont bête, fait pour s'entendre, répondit Zon d'un ton mécontent. Tout bien être je ne sais comment. Elle le savait fort bien, elle est pa le d'âne et n'osa pas aller jusque-là ; pour s'empêcher d'écouter cette petite, qu'est, quasiment folle, qui passe sa vie à chercher des plantes et à lire dedans, comme elle dit. On n'a jamais vu une cervelle, comme celle-là, pleine d'un tas d'idées, qui n'ait ni yeux ni têtes, qu'elle se change en elle toute seule, et avec ça louchou et enfoncée, faut voir ! Faut bien-être son pareil pour l'avoir apprivoisée ! »

Thérèse allait, lorsqu'elle fut interrompue par une mauvaise humeur et un premier instinct qui grondait en elle contre les bizarres